



DANIEL LEBLANC-POIRIER

LA DISPARITION DES MIROIRS

vlb éditeur

DANIEL LEBLANC-POIRIER

LA DISPARITION DES MIROIRS

v1b éditeur

1

La lumière qui filtrait à travers les stores commençait à me piquer les paupières. Elle n'était pas assez intense pour vraiment m'irriter, mais assez pour me tirer du sommeil. J'ai ouvert les yeux. C'était le même plafond depuis des années, mais j'avais l'impression de le découvrir. Il était tout écaillé. Je me suis demandé comment il ne m'était pas encore tombé dessus. J'en étais à ces réflexions quand on a frappé à la porte. Je me suis dit d'abord que je ne répondrais pas, mais les coups se sont faits insistants. Ça devait être quelque chose d'important, parce que ça n'arrêtait pas. Alors je me suis levé. J'ai mis ma robe de chambre et je suis allé à la porte, mais les coups avaient cessé. J'ai ouvert. Il n'y avait personne. Mais surtout, il n'y avait pas de traces de pas dans la neige de l'escalier. C'était incongru. Je me suis gratté le crâne. Et puis j'ai refermé la porte.

Je me suis dirigé vers la cuisine et ça a recommencé à frapper. J'ai couru dans l'entrée, mais avant que j'arrive à la porte, à nouveau, les coups avaient cessé. J'ai ouvert. Personne encore, et toujours aucune trace. Ça m'embêtait sérieusement. Je suis retourné à la cuisine

en m'attendant à ce que ça cogne à nouveau, mais ça n'est pas arrivé. La journée a passé, calmement. La nuit est tombée. Je n'avais encore rien fait. C'était ça, ma vie, depuis cinq ans. Au moins j'étais en santé, maintenant. Je pesais un bon 50 livres de plus. Ça comptait pour quelque chose. Je me suis regardé dans le miroir de la salle de bains. La lune se dégraisait sur mon visage en entrant par le puits de lumière.

Je suis allé dans la chambre et j'ai attrapé le vieux journal sur le plancher. Ça faisait longtemps qu'il était là, deux semaines au moins. En lisant, je repensais aux coups à la porte. Personne ne venait me visiter. Les jours vides s'accumulaient autour de moi comme les vieilles peaux d'un reptile. Ce qu'il me fallait, c'était un peu de piquant. Je ne sais pas. Me jeter par la fenêtre. Tirer sur quelqu'un dans la rue. Non, j'exagère. Je voulais juste aller dehors. Boire une bière. Me faire des amis. Mais c'est une arme à double tranchant, interagir et tout. C'était mieux de rester à la maison ce soir encore. Relire le journal. Après tout, je ne m'ennuyais jamais qu'un jour à la fois.

2

Cette nuit-là je n'ai pas dormi. Au petit jour, j'ai été persuadé d'entendre quelqu'un monter les marches dehors, mais personne n'a frappé. Je me suis dit que c'était probablement mon imagination. Quand je me suis levé, je suis quand même allé vérifier. Quand j'ai vu la neige toujours vierge dans l'escalier, ça m'a fait réaliser que je n'étais pas sorti depuis des jours. Oui, la tempête datait d'au moins une semaine. Je me suis dit que j'aurais pu être mort et que personne ne l'aurait su. Ça m'a fait peur. Alors, je me suis habillé chaudement pour aller montrer ma vie dehors. Il était peut-être 9 h 15. En descendant, j'ai déblayé l'escalier avec ma botte. C'était fait gauchement, mais c'était quand même utile.

La neige s'est remise à tomber. Je suis parti au bout de ma rue vers le coin de Beaubien, qui étalait sa poutine d'autobus bondés, de passants qui promenaient leur chien et d'étudiants qui traînaient devant les commerces. Quand je suis arrivé à leur hauteur, j'ai baissé le regard. Leur façon bizarre de s'habiller dans des couleurs ternes et leurs coupes de cheveux tristes

me faisaient peur. Je suis entré dans le café Odessa en me faulant comme une loutre. La chaleur m'a fait du bien. En me frottant les mains, je suis allé au comptoir pour commander un latté à la grande fille aux cheveux bleus, Maude, comme d'habitude. En chauffant le lait, elle me parlait avec sa voix en jello.

— Ça fait un bout qu'on ne t'a pas vu, Robert. Où t'étais passé ?

Les coins de sa bouche allaient par en bas, comme si elle faisait la baboune, mais je sentais quand même qu'elle était contente de me voir.

— Oh ! pas loin, j'étais à la maison, je suis pas sorti depuis une semaine. Tabarnac... la neige pis toute, c'est trop heavy.

Elle allait répondre quand la gérante, Jacinthe, est arrivée par-derrière et nous a coupé la parole.

— Hé hé ! Robert ! contente de te voir !

Elle s'est penchée pour me faire la bise. J'ai senti son parfum sucré pénétrer dans mes pores. Elle a dit :

— Il y a un gars qui te cherche. Il passe tous les jours et il demande pour toi.

J'ai froncé les sourcils.

— Un genre de grand tocson, dans les soixante ans, mauvaise mine, avec des yeux louches. Pis un chapeau. Je lui demande à chaque fois si y veut que je te fasse un message ou quelque chose, mais il dit juste, avec une voix plate : « non merci madame, je vais repasser. »

— Curieux...

En fait, ça m'inquiétait. J'ai pensé à faire la liste des personnes qui auraient pu vouloir entrer en contact avec moi pour des questions professionnelles. Elle était courte. Elle était vide, en fait. Je n'avais aucune dette non plus, ou quoi que ce soit du genre. Maude, la serveuse, a posé mon latté sur le comptoir. J'ai payé, en laissant un bon pourboire, comme d'habitude.

Sur le trottoir, je continuais de me creuser les méninges pour comprendre de qui, de quoi, il pouvait bien s'agir. Rien. J'ai décidé d'aller prendre mon déjeuner chez Nouveau Système.

3

J'étais debout à la fenêtre, à regarder en bas la rue déserte. De temps en temps, une voiture passait, lentement, en dérapant un peu dans la slush. C'était tout. J'avais le front plissé et les cheveux gras. En pyjama sous ma robe de chambre, je me sentais tout desséché. J'ai regardé l'horloge. Il était 22h08. Je suis allé faire bouillir de l'eau pour me faire un café.

Je suis resté devant le poêle, à regarder le chaudron sur le rond qui devenait rouge lentement. Après quelques minutes, des petites bulles ont remonté du fond. L'eau a commencé à s'agiter et, petit à petit, le bouillon est devenu plus intense. J'ai éteint l'élément. Le café était déjà dans ma tasse, une poudre instantanée du dépanneur. J'ai versé l'eau dessus et j'ai senti monter une odeur rassurante. N'ayant plus de lait ni de sucre, je me suis résigné à le boire noir. J'ai pris une première gorgée en faisant rouler le liquide brûlant entre mes lèvres pour le refroidir un peu. Comme un reptile.

Je suis allé au salon, j'ai posé la tasse sur la table basse et j'ai pris ma guitare. Ça faisait très longtemps que je n'avais rien composé. Je vivais sur mon catalogue. J'avais

eu une chanson numéro 1 sur mon dernier album, ça avait fait des belles redevances, et je n'avais senti aucune urgence de travailler. J'ai gardé la guitare dans mes mains pendant de longues minutes, sans jouer, juste pour en ressentir le poids et la fraîcheur du bois laqué. Je regardais le café qui fumait encore sur la table en ressentant une paix à être simplement assis là, chez moi, sans personne pour me déranger. À un certain moment, j'ai battu les cordes, faisant sonner dans la pièce un accord qui m'a plu. J'en ai enchaîné un autre, et un autre, et en moins de deux, j'avais presque une chanson. Des idées commençaient à germer dans ma tête. Une mélodie. Des paroles calmes. J'ai pris des notes dans mon cahier. Mais au bout d'un moment, la chanson n'avait plus de sens. Je l'ai quand même enregistrée sur mon petit magnétophone, puis je suis allé me coucher. Il était 1 h 50.

4

À 3 heures, je ne dormais toujours pas. Je voyais la lune à la fenêtre et la neige qui tombait. Je n'en pouvais plus de me retourner dans mon lit, alors je me suis levé. Je n'avais rien à faire le lendemain, je n'avais pas besoin de dormir. J'ai enfilé ma robe de chambre et je suis allé au salon, allumant toutes les lumières de l'appartement sur mon chemin. Je suis de ceux qui acceptent l'insomnie. C'est convenu avec moi-même, je me lève quand je n'ai pas sommeil.

Quand je suis entré dans le salon, j'ai senti un froid glacial m'envahir, une espèce de terreur soudaine et animale. D'abord, je n'ai pas compris pourquoi. Et puis, j'ai remarqué le verre d'eau sur la table. Un glaçon frais flottait dedans. Ensuite, j'ai vu que la guitare, que j'avais laissée sur le divan, était accotée contre le mur. Quelqu'un était entré chez moi. Mon cœur s'est emballé, mais je me suis efforcé de garder mon calme, et de rester alerte. J'ai regardé autour de moi, en tendant l'oreille. Il y avait dans l'air une odeur indéfinissable, quelque chose d'absolument étranger. Mais je ne voyais aucun signe de vie, et je n'entendais pas

un son, à part celui de ma respiration, que j'essayais de contrôler. Je suis allé à la cuisine en marchant lentement, comme si de rien n'était, et j'ai saisi un couteau de dix pouces sur la barre magnétique. Alors seulement, j'ai hurlé :

— OK, le tabarnac, sors de ton trou !

Rien.

— Je sais que t'es là ! Enwèye !

En pointant mon couteau devant moi, j'ai fait le tour de toutes les pièces, ouvrant les garde-robres, inspectant chaque racoin où l'intrus aurait pu se cacher. Personne. Les portes de l'appartement étaient barrées de l'intérieur et, à part le verre et la guitare, rien d'autre n'avait bougé. J'ai pensé à appeler la police, mais pour leur dire quoi ? « Oui, écoutez, il y a un verre d'eau sur ma table basse. » Ils auraient ri de moi.

Je suis allé à la fenêtre. La neige avait cessé de tomber. Je pouvais voir que celle qui était sur l'escalier était intacte. Je suis allé voir l'escalier de secours. Même chose. Le téléphone a sonné dans le salon, il était 3 h 48.

— Salut mecton !

C'était mon frère. Son ton jovial m'a un peu rasséréiné. Je me suis passé une main sur le visage en m'asseyant sur le divan.

— Salut Steph...

— Ça va ?

J'ai dit oui, même si ce n'était pas tout à fait vrai. Il ne s'en est pas aperçu.

— Hé, mecton, je décolle de Paris dans une couple de minutes. J'arrive à Dorval à 11 heures, pis p'pa peut pas venir me prendre. Viendrais-tu me chercher, toi ? On pourrait déjeuner ensemble.

Je ne savais même pas qu'il était parti. Il m'a expliqué qu'il avait passé une semaine en France, dans un voyage de groupe organisé pour les finissants du secondaire par son école huppée.

— Mais bien entendu, mon cher frère, je serai là. À 11 heures pile.

J'ai raccroché. J'ai regardé la guitare, accotée contre le mur, et le verre d'eau sur la table. Il faisait encore nuit noire. J'ai cherché dans les fenêtres des maisons de l'autre côté de la rue un signe quelconque d'activité humaine. Rien.

J'ai pris le verre d'eau et je suis allé le vider dans l'évier de la cuisine. Le bruit de mes pieds nus sur le prélat un peu gommé me rappelait celui de diachylons qu'on enlève, et ça m'a irrité. Je suis retourné au salon pour ranger la guitare dans le garde-robe. Je suis retourné me coucher. J'ai passé longtemps à regarder le plafond écaillé. Quand le soleil s'est levé, je n'avais pas fermé l'œil. Vers 6 h 30, je suis sorti du lit et me suis réfugié sous la douche. Je ne trouvais pas de sens aux évènements de la nuit. Il me faudrait percer cette affaire au clair, parce que je craignais presque de rester chez moi à présent. J'ai passé une bonne demi-heure à laisser l'eau chaude couler sur moi, puis je me suis

lavé, mais pas les cheveux, je n'avais plus de shampoing. En sortant de la salle de bains, je me suis allongé sur le canapé, flambant nu et tout mouillé, et c'est ainsi que je me suis finalement endormi. Je me suis réveillé en sursaut, trois heures plus tard.

J'allais être en retard pour aller chercher mon frère. J'ai choisi des vêtements au hasard sur le plancher de la chambre. Le jaune du pantalon s'agençait audacieusement au brun de la chemise et à l'ocre rouge de la veste. La lumière pénétrait dans l'appartement avec insistance. Je me suis donné un coup de peigne dans le miroir et j'ai mis mon manteau et mes bottes.

Le vent qui balayait la rue faisait tanguer les arbres d'une façon inquiétante. Je traînais les pieds, faisant des sillons dans la neige. Des piétons étaient déjà passés, compactant la poudreuse d'une façon trop cohérente et méthodique à mon goût. Ma voiture était ensevelie. Ne sortant pour ainsi dire jamais de mon quartier, je ne la prenais que pour la déplacer quand la charrue passait.

J'ai soupiré tellement profondément que la vapeur qui s'est échappée de ma bouche m'a fait penser à la fumée d'une usine. J'ai plongé ma main nue dans le cocon de neige pour dégager la poignée. Puis j'ai faufilé ma clef jusqu'à la serrure. Quand j'ai ouvert la portière, trois bons kilos de neige sont entrés dans la voiture. J'ai réussi à trouver le balai sous les sièges.

Le temps pressait. J'ai nettoyé les fenêtres, juste assez pour y voir quelque chose, puis je suis monté dans l'auto

et j'ai embrayé. La neige n'avait pas eu le temps de prendre en pain et j'ai pu la dégager en quelques labourages.

La route était belle, dégagée. Je louvoyais entre les rares voitures qui y circulaient à vitesse prudente. Près de la 15, un accident bloquait une voie et m'a un peu ralenti.

Je suis arrivé à Dorval à 11 heures tapant. J'ai garé la voiture dans le parking. En marchant vers le terminal, je levais les yeux sur les avions qui allaient et venaient. J'ai pensé que j'aurais aimé prendre le prochain vol, pour n'importe où. Ça devait bien faire un an que je n'étais pas sorti de Montréal. Ma dernière tournée avait été éreintante, je m'étais promis de rester chez moi jusqu'à la prochaine. C'était la première fois que la vie sur la route me manquait.

Dans l'aire des arrivées, j'ai baissé mon chapeau de poils sur mes yeux pour passer inaperçu. Je regardais discrètement les voyageurs, cherchant sur les visages des traces de leurs périples, tentant de trouver dans leurs yeux les couleurs des pays qu'ils avaient visités. Une joie fatiguée se dégageait d'eux.

J'ai attendu avec des familles que les douanes libèrent les passagers du vol de Paris. Tout le monde était fébrile, comme des bouts de gras dans une poêle chaude. La porte coulissante s'est mise à s'ouvrir rythmiquement. Parmi les visages souriants qui la passaient, je n'ai pas vu celui de mon frère. J'ai commencé à m'inquiéter après une quinzaine de minutes. La porte s'ouvrait de moins en moins souvent. En choisissant bien mon angle quand

une vieille dame très lente est sortie, j'ai pu voir que, de l'autre côté, il n'y avait plus personne.

Je suis allé à un comptoir pour m'informer. Peine perdue. La compagnie ne pouvait rien me dire sur la liste des passagers. N'ayant pas de cellulaire, j'ai dû chercher longtemps le téléphone public d'où j'ai appelé son portable. Pas de réponse. J'ai attendu une heure et je suis reparti.

Je suis rentré chez moi et j'ai gratté ma guitare. Le vent jetait la neige contre la fenêtre, on aurait dit des coups de poing. Puis la tempête s'est calmée. J'ai essayé d'appeler mon frère, sans succès. Je me suis rassis dans le salon, dans la lumière orange de la fin de l'après-midi. Finalement, le téléphone a sonné.

— Mecton ?

— Allô Robert !

— Heu ! T'étais où ? Je suis allé te prendre à l'aéroport.

— Pourquoi ?

— Comment, *pourquoi* ? Parce que tu m'as demandé de le faire, estie !

— Bin là... je t'ai rappelé comme une demi-heure après pour te dire qu'une amie me faisait un lift, finalement.

La fenêtre était sombre maintenant, je voyais mon reflet dedans. J'avais l'air tout perdu.

— Vraiment ?

— Oui. Bon, euh, en tout cas, je viens te voir ce soir comme prévu ?

— On avait prévu ça ?

— Oui.

— OK, à quelle heure ?

— Neuf...

Je suis resté un long moment avec mon reflet. Je cherchais une réponse sur ma face. Je ne l'ai pas trouvée. Alors j'ai remis mon manteau et mon chapeau et je suis sorti. Je me suis rendu au dépanneur. J'ai salué le commis libanais, un petit homme qui était toujours, toujours à son poste. J'ai pris le journal et j'ai marché les deux coins de rue pour me rendre à l'Odessa.

En entrant, je me suis tout de suite senti mieux. La chaleur de la place était comme une caresse. Maude m'a servi mon latté, nous n'avons pas échangé un mot. Je me suis assis à une table pour parcourir le journal. Rien de spécial. Une crise au gouvernement, une grève étudiante en vue, un gros carambolage. Je sirotais mon café en contemplant dehors les gens qui se serraient dans leur manteau. Il commençait à faire noir. La neige s'est remise à tomber à gros flocons. De l'autre côté de la rue, devant le barbier, un petit groupe de latinos fumaient en grelottant. La fumée sortait de leurs bouches comme si leur âme cherchait à s'envoler dans le ciel de la Petite-Patrie.

Il a posé son Zippo pour prendre une gorgée de son café froid. Il tenait l'anse délicatement. Quelque chose ne cadrait pas, entre sa face et ses mains. Quelque chose ne cadrait pas, entre son ton paternel et son regard vitreux. Quelque chose ne cadrait pas dans sa personne entière. Je sentais qu'il y avait une faille, un clivage au cœur de lui-même. Ça, je le comprenais. On avait souvent dit la même chose de moi.

Robert Laramée, musicien vedette des années 1990, est en panne d'inspiration. Enfermé dans son appartement de Rosemont, il passe ses journées à dormir et à épier ses voisins, ne sortant que pour de rares promenades qui le mènent au café Odessa et à Maude, la serveuse aux cheveux bleus. Alors que son gérant le harcèle pour relancer sa carrière, d'étranges phénomènes se mettent à se produire autour de lui. Pour ne rien arranger, depuis quelque temps, un vieillard inquiétant le guette comme un rapace.

Roman post-punk ou récit fantastique? Employant comme personne les mots de tous les jours, Daniel Leblanc-Poirier suscite habilement chez le lecteur une lancinante hésitation.

Daniel Leblanc-Poirier est poète, romancier, musicien et chroniqueur. Il est entre autres l'auteur, aux Éditions de l'Hexagone, de la trilogie poétique *911 / Fuck you / Mélasse* et, chez Hamac, du roman *Nouveau système*.



ISBN 978-2-89649-866-6




Groupe
Livre
QUÉBECOR